

Drame du maquis...

Marie-Gabrielle, qui était de garde, fut la première à apercevoir. Sans perdre un instant, elle fit sonner, tinter à coups précipités, la cloche de la communauté. Furieux, un officier se précipita sur elle, demandant la raison de ce branle-bas. « J'appelle la Mère économe », répliqua la religieuse.

En religion sœur Marie de la Trinité, la Mère économe se trouvait au réfectoire. Les coups de cloche lui firent comprendre l'imminence du danger et elle courut prévenir la R.M. Yvonne-Aimée, qui ordonna: « Allez vite chercher les petits du troisième! » Grimant quatre à quatre les marches de l'escalier, sœur Marie de la Trinité entra en coup de vent dans la chambre occupée par Roger Bertheloo, qui se régala d'une omelette garnie de haricots. « Vite, levez-vous! » lui lança-t-elle, faisant l'instant d'après la même injonction à Philippe Reinhart, qui déjeunait du même appétit dans la chambre voisine. Encore sous le coup de l'anes-thésie, les deux parachutistes parurent ne pas comprendre, ce qui incita sœur Marie de la Trinité à les extirper elle-même de leurs lits. « Nos culottes! » s'exclamèrent-ils d'une même voix, tout effarés. « Pas le temps! rétorqua la religieuse. Prenez-les sous le bras! ».

« Baissez-vous le jardin est plein d'Allemands... »

L'air hagard, les deux paras, l'un et l'autre en chemise, firent de leur mieux pour suivre sœur Marie de la Trinité qui prenait sa course vers le grand escalier, obligeant ainsi Roger Bertheloo à sautiller sur sa jambe valide. En arrivant sur le palier du deuxième étage, la sœur se dit qu'il était probable que l'ennemi avait aposté une sentinelle au rez-de-chaussée, devant la cage de l'ascenseur, et tournant sur sa gauche elle se jeta dans le long couloir desservant les chambres des malades dont les portes étaient ouvertes pour faciliter le service du déjeuner. Les pensionnaires virent avec stupeur la Mère économe courir du plus vite que ses jupes le lui permettaient, ayant sur ses talons deux gaillards en chemise et pieds nus. Tous trois disparurent dans un petit escalier qui ne fut repéré par l'ennemi que peu après. Il conduisait au premier étage, d'où la religieuse put constater que son pressentiment ne l'avait pas trompée: lui

tournant le dos, un soldat surveillait la cage de l'ascenseur. Faisant aussitôt demi-tour, elle prit sa course dans la galerie vitrée, dite « des oiseaux », toute bruisante du pépiement des perruches et du chant des serins. Affolé par cette agitation soudaine, ce petit monde ailé se mit à tourner dans les cages pendant que sœur Marie de la Trinité recommandait aux deux paras: « Baissez-vous! Le jardin est plein d'Allemands! »

Déguisés en bonnes sœurs...

Calme et droite, la R.M. Yvonne-Aimée se tenait devant la porte de la clôture, située au bout de la galerie. « Mettez vos culottes! enjoignit-elle froidement aux deux garçons éperdus. Vous n'allez pas franchir dans cette tenue le seuil de la communauté. » Tout aussitôt, une idée lui vint. Se tournant vers son assistante, qu'elle avait à ses côtés, elle ordonna: « Mère Marie-Anne de Jésus, allez à la clinique et faites de votre mieux pour retarder l'arrivée des Allemands. Toute seconde gagnée sera précieuse. Vous autres... »

Les autres, c'était des sœurs qui, sur les indications de leur supérieure, transformèrent en deux temps trois mouvements les deux parachutistes, tout ahuris par la rapide succession des événements, en deux religieuses augustines. « Ils n'avaient pas vingt ans, m'a dit sœur Marie de la Trinité. Ils étaient encore imberbes, et notre costume... Enfin! cela leur seyait à merveille. »

« Sœur Roger » et « Sœur Philippe » furent incontinent conduites à la tribune de la chapelle où les deux longues heures qu'allaient durer la perquisition allaient leur laisser tout le temps de méditer dans la pénombre sur leurs fins dernières. « Ne faites aucun bruit! leur fut-il soufflé à

Le général de Gaulle, ayant à sa droite le colonel Rémy, dans les rues de Sainte Anne d'Auray. (Keystone).



voix basse. Nos sœurs qui prient dans la clôture ne sont au courant de rien.»

Pendant tout ce remue-ménage, la R.M. Yvonne-Aimée avait pleinement conservé son sang-froid. « Les lits de ces garçons sont sûrement encore chauds, pensa-t-elle. Si les Allemands... » Une dame de Vannes, venue en visiteuse à la clinique, s'entendit sur-le-champ demander : « Madame d'Antin, voulez-vous être assez aimable pour prendre la place de Roger Bertheloo ? » cependant qu'une jeune domestique s'entendait fermement prier de se fourrer dans le lit que Philippe Reinhart venait d'abandonner. Claquant des dents et tremblant d'effroi, elle joua au naturel le rôle d'une malade quand les Allemands firent quelques minutes plus tard irruption dans la chambre.

« Je n'aime pas ces manières-là... »

Sous la conduite de sœur Marie-Anne de Jésus et de deux jeunes religieuses dont l'une savait quelques mots d'allemand, l'ennemi visitait méticuleusement la clinique, ayant appris que le matin même une voiture y était entrée, transportant quatre hommes dont aucun n'était ressorti depuis. Les Augustines ne purent réprimer un sourire quand elles virent des soldats déplacer devant elles les glaces des lavabos et retourner les berceaux qui attendaient des naissances dans la salle de la maternité. La clinique de Malestroit est vaste, et il était facile avec un peu d'astuce de faire suivre aux Allemands un itinéraire assez compliqué. S'en rendirent-ils compte ? L'un d'eux, gravissant derrière elle les marches d'un escalier, enfonça le canon de sa mitrailleuse dans le dos de sœur Marie-Anne de Jésus, dont il me fut dit que, se retournant, elle ordonna. « Baissez-ça ! » Je lui fis compliment de sa maîtrise. « Non, je n'ai pas ordonné : baissez-ça, précisa-t-elle. Me retournant vers ce soldat, je lui ai dit : Monsieur, je n'aime pas ces manières-là. »

En ricanant, l'Allemand posa le doigt sur le cran d'arrêt de son arme, faisant comprendre par sa mimique que ce n'était pas le lieu de discuter. Mais sœur Marie-Anne de Jésus lui tint tête, et le soldat finit par abaisser sa mitrailleuse, soupirant : « Ach ! La guerre est une bien triste chose !

– Oui, monsieur acquiesça la religieuse. C'est bien triste, et pour nous et pour vous ! »

Un autre soldat, qui prêtait l'oreille à cet échange de propos, fit une réflexion dans sa langue. Celle des deux sœurs qui comprenait l'allemand ne put réprimer un rire nerveux. Furieux, le soldat l'interpella en français :

« Pourquoi riez-vous ? Vous vous f... de nous !

– Ma sœur, fit remarquer la R.M. Marie-Anne de Jésus, il serait préférable que vous réserviez votre gaieté pour plus tard... »

Une naïveté qui coûte cher

Arrivés au troisième étage, les Allemands découvrirent la présence des F.F.I. Jean Grignon, Roger Toquay, Isidore Briand et Louis Houeix, qui, récitant la leçon qu'on leur avait apprise, affirmèrent qu'ils avaient été blessés à Ploërmel lors du bombardement. « Nous allons voir si vous ne mentez pas ! leur fut-il répliqué. Nous saurons bien si vous êtes vraiment des victimes du bombardement ! » Pour parer à cette menace, la R.M. Yvonne-Aimée dépêcha, aussitôt après la perquisition, un messenger vers Ploërmel avec mission de prier le maire de cette petite cité d'ajouter les noms des quatre garçons à la liste de ses sinistrés, ce qui fut fait. L'ennemi ne vérifia d'ailleurs rien, mais quand il se représenta à la clinique de Malestroit deux jours plus tard, un des parachutistes qui souffrait d'une dépression nerveuse leur révéla qu'il avait été parachuté en France à la veille de la bataille de Saint-Marcel, croyant que son uniforme le protégerait de toute représaille. Cette naïveté le perdit, en même temps qu'elle condamna son compagnon de chambre au même sort que le sien : les deux malheureux furent fusillés quelques jours plus tard au fort Penthievre, dans la presqu'île de Quiberon, où l'on découvrit après la Libération un affreux charnier.

Après le départ des Allemands, « sœur Roger » et « sœur Philippe » purent se reposer de leurs émotions dans une chambre éloignée de tout regard indiscret. Le lendemain, une âme charitable vint les chercher et les emmena en voiture. Pendant dix jours, les deux jeunes garçons vécurent dans les bois, nourris par les paysans du voisinage.

L'évacuation dramatique des blessés

Il était temps de les faire partir, ce samedi 24 juin ! Le dimanche 25, des barrages de la Feldgendarmerie bloquèrent toutes les issues de Malestroit. L'évacuation des blessés qu'abritait la clinique fut des plus laborieuses, surtout pour le sergent Maurice Trouvé qui souffrait d'une fracture ouverte à la jambe droite. A la demande des religieuses, le menuisier de la clinique adapta un double fond à la charrette de la ferme, dans le fond de laquelle il perça des trous pour permettre au blessé de respirer car il allait être recouvert d'un chargement de fumier afin de tromper la méfiance des Allemands. Aidé par les religieuses, Trouvé se glissa péniblement dans sa malodorante cachette, puis, piquant sa fourche en haut du fumier, le fermier s'en alla à pied, tenant son cheval par la bride, avec son chien Médor sur ses talons. « On s'en va fumer aux champs ! » expliqua-t-il aux Feldgendarmen, qui le laissèrent passer. Trouvé rejoignit dans les bois ses camarades Roger Bertheloo et Philippe Reinhart.

Il m'a été donné d'avoir sous les yeux le registre où étaient notées les entrées de Jean Grignon, de Roger Toquay, d'Isidore Briend, de Louis Houeix, de Maurice Trouvé, de Charles Schweitzer, de Victor Mahé, d'Arsène Julliard, de Philippe Reinhart et de Roger Bertheloo, avec la description de leurs blessures, des soins qui leur furent donnés, la désignation des chambres qui leur furent attribuées et la date de leur sortie de la clinique. « Mais, objectai-je, que serait-il advenu si les Allemands avaient découvert ce registre ? »

— Oh ! répondit en rougissant sœur Marie de la Trinité, comme si elle s'excusait d'un manquement à la règle, vu les circonstances j'ai d'abord employé une feuille volante. »

L'ennemi, rendu furieux, se venge

Rendu furieux par son sanglant échec, l'ennemi se vengea en mettant le feu au village de Saint-Marcel, en saccageant fermes et châteaux, en torturant et en déportant des otages. La tête du colonel Bourgoïn fut mise à prix par la Gestapo,

qui en fut pour ses frais car les manchots de la région furent partout mobilisés pour lui donner le change, cependant que pleuvaient à la Feldkommandantur les fausses dénonciations destinées à brouiller les pistes.

Au jour même de la libération de Vannes, je fis la connaissance du glorieux chef du 2^e R.C.P. dans sa chambre de l'Hôtel du Dauphin, tout encombrée de fleurs. « Regardez ça ! me dit-il avec des larmes dans les yeux. Les Allemands ont brûlé leurs maisons à Saint-Marcel et aux alentours, ils ont tué de leurs parents, torturé et déporté d'autres, et ces pauvres gens trouvent le moyen de m'envoyer des fleurs ! »

Marienne, Français exemplaire

L'admirable Pierre Marienne n'était pas aux côtés de son chef. Combattant des corps francs lors de la campagne de France de 1940, blessé et fait prisonnier après l'armistice alors qu'il continuait de se battre, Marienne s'était évadé, avait été repris, s'évadait une seconde fois pour se jeter tout aussitôt dans la Résistance, échappait de peu à la Gestapo, passait en Afrique du Nord où il se faisait arrêter, et reprenait le combat après le débarquement allié du 8 novembre 1942 avant de s'engager au 2^e régiment de chasseurs parachutistes. Ce Français exemplaire méritait bien l'honneur d'être le premier soldat des troupes régulières alliées à toucher le sol de France dans la nuit du 6 juin 1944. S'étant battu comme un lion à Saint-Marcel, il tombait le 13 juillet dans une embuscade tendue à Plumelec et était immédiatement passé par les armes. Le 26 juillet 1947, à l'occasion du voyage que j'avais organisé pour lui en Bretagne, le général de Gaulle alla s'incliner sur la tombe de ce vaillant compagnon de la Libération, dans l'humble cimetière où Marienne avait été inhumé après son exécution. Une heure plus tard, à Malestroit, le Général épinglait devant une foule vibrante la croix de la Légion d'honneur sur la robe de la R.M. Yvonne-Aimée, rendant hommage à travers elle à toute la communauté des religieuses hospitalières de la Miséricorde de Jésus dont la clinique avait abrité, au péril de leur vie, nos camarades pourchassés par l'ennemi.

REMY ■